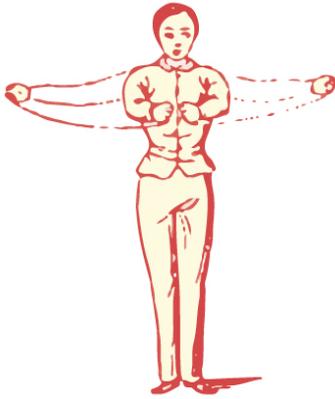


## Du point de capiton au « nœud bo »

Michèle Harroch



La formule « point de capiton » apparaît dans le Séminaire *Les psychoses*. Jacques Lacan confère à cet « artifice spatialisant <sup>1</sup> » sa spécificité de semblant qui opère un raccord de la chaîne du discours. Cet entour produit, en feedback, le bouclage d'un énoncé jusque-là resté ouvert, en attente d'un vouloir dire. Le point de capiton permet, au-delà de ce qui est dit, de répondre aussi à la question : « Où ça veut en venir ? ».

Figure de bord donné au vide, le point de capiton est donc un nœud. Il se distingue, néanmoins, d'une version plus complexe du nœud, borroméen, apparue vingt ans plus tard dans l'enseignement de Lacan. De Schreber à Joyce, le bond théorique est considérable. Le point de capiton est référé à une logique fondamentalement différente de celle du nœud borroméen et son approche continuiste du symptôme. C'est ce que nous proposons de déplier en deux temps.

### « Le point de capiton », leçon du 6 juin 1956

Le Séminaire *Les psychoses* se marque d'un retour au cas Schreber, à la paranoïa. Pourtant, de manière tout à fait surprenante, Lacan ouvre la séance intitulée « Le point de capiton » par une remarque qui dépasse le binaire névrose / psychose : « Le sujet entend-il avec son oreille quelque chose qui existe ou qui n'existe pas ? Il est bien évident que ça n'existe pas [...] c'est de l'ordre de l'hallucination, c'est-à-dire d'une perception fausse <sup>2</sup> ».

Ici, ce qui est entendu est porté à la dimension de l'hallucination ou perception fausse. C'est un phénomène universel, essentiellement verbal qui dépasse le seul champ de la folie ou de la psychiatrie. Pour tous, il se manifeste là où il n'y avait rien, surgi d'un trou qui se trouve au fondement de la réalité humaine. Lacan va alors moins s'intéresser au versant pulsionnel de ce surgissement, et mettre l'accent sur « quelque chose d'aussi complexe et architecturé que la parole <sup>3</sup> ».

Empruntant au champ de la psychose l'exemple des fameuses phrases interrompues du Président Schreber, Lacan propose de « restaurer le juste rapport <sup>4</sup> » du signifiant et du signifié, pour mettre en exergue ce qui se passe dans la trame associative de la cure des névroses. Car si ce « juste rapport » touche à la question de l'interprétation qui caractérise la psychose, il concerne également l'expérience analytique que Lacan a pu comparer à une paranoïa dirigée.

Le dialogue interrompu entre Schreber et ses voix met en évidence l'opposition radicale du signifiant et du sens dans le délire. Dans ce dialogue hors sens, deux portées s'opposent : d'une part, l'interruption des phrases, « la scansion [...] avec l'interrogation implicite qu'elle comporte » procède sur le signifiant d'un mouvement d'ouverture ; de l'autre, la fuite de sens « aspire le sujet vers ce qui serait le cœur du phénomène délirant, son ombilic <sup>5</sup> ».

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 303.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 295.

Lacan opère une substitution. Un lien s'établit entre l'ombilic du phénomène délirant et « l'ombilic du rêve », formule freudienne qu'il redéfinit ainsi : « le point où le sens du rêve semble s'achever dans un trou, un nœud, au-delà duquel c'est vraiment au cœur de l'être que semble se rattacher le rêve <sup>6</sup> ». S'originent alors, en un même lieu, d'un côté le délire qui est un *déjà interprété*, et de l'autre, le rêve, en tant que formation de l'inconscient qui est à *interpréter*.

Le point de capiton sera ensuite abordé via une fiction, la tragédie de Racine, *Athalie*. Ici, l'imaginaire est déjà ordonné par le symbolique. Lacan en extrait un élément clé « la crainte » qui permet de comprendre la mutation de révolte initiale en fidélité. « La crainte de Dieu », élément logique, éclaire tout à coup l'ensemble du drame. Par la métaphore empruntée au *faire* du tapissier, Lacan va définir la fonction du point de capiton. C'est « ce point, autour de quoi doit s'exercer toute analyse concrète du discours <sup>7</sup> ». Il permet à qui lit, écoute les histoires d'un sujet, ou au sujet lui-même, d'épingler ce rapport signifiant / signifié, de resserrer la trame du récit. Le point de capiton remédie à ce qui échappe au sens de la parole écrite ou orale. Il procède d'un *faire avec*, d'un acte qui, pour l'analyste, n'est pas sans incidence clinique.

En 1956, Lacan fait dépendre l'équilibre du discours de la métaphore du Nom-du-Père de la problématique du phallus. Le point de capiton est un traitement du dire visant la stabilisation du sens. Quant à la métaphore délirante, telle que nous la trouvons dans l'expérience schrébérienne « être la femme de dieu », elle donne à la fois une cause et une réponse à la tragédie de la psychose. Cet artifice nodal, point d'attache, agrafe ou point d'ancrage, remédie à une rupture, un lâchage, un déraillement dans la production d'un discours. Il s'agit d'un élément déjà-là du discours prélevé par l'analyste ou par le sujet, un point susceptible d'opérer un changement de la position subjective. C'est aussi, nous dit Gil Caroz, « par le repérage d'un point d'où « ça veut dire », « soit une intention de dire qui redéfinit le sujet dans un mouvement d'après-coup <sup>8</sup> ».

Ainsi, le point du capiton rétablit la paire  $S_1-S_2$ . Il réduit le champ des interprétations. Ce point d'arrêt quant au sens aura également pour visée un allègement symptomatique, et secondairement, la limitation de la jouissance du sujet.

### **Pour renoncer au point de capiton, le nœud bo du sinthome**

Renoncer au point de capiton, comme le suggère Jacques-Alain Miller <sup>9</sup>, n'exclut en rien la pertinence de cet outil. Cependant, il s'agit, de considérer le réel du symptôme comme événement de corps par l'approche clinique des nœuds. Elle intéresse l'inconscient réel, non interprétable, et le nouage des trois registres Réel, Symbolique, Imaginaire, pris dans un rapport d'équivalence. Ainsi, une autre forme de nouage du discours, autour d'un point de jouissance, permettra non plus la délivrance d'un sens, mais d'un nom. Ce qui suppose de considérer le symptôme, le signifiant, dans son rapport à l'objet qui détermine le style d'un sujet. C'est ce que nous retrouvons dans la formule du sinthome  $S_{1,a}$ .

Dès lors plusieurs questions se posent : le Nom-du-Père, nœud œdipien, est-il seul garant de la solidité de ce nouage dans la névrose ? Que se passe-t-il dans la psychose, lorsque le nœud à trois se défait, lorsque le Nom-du-Père est forclos ? Est-il possible de solidariser les trois registres autrement que par le recours à la suppléance de la métaphore délirante ?

---

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 303.

<sup>8</sup> Caroz G., « Le point de capiton », présentation du colloque UFORCA 2016, février 2016, disponible sur le site [lacan-universite.fr](http://lacan-universite.fr).

<sup>9</sup> *Ibid.*

La réponse se situe ailleurs que dans la quête d'une borne phallique, et de la loi du père. En s'appuyant des coordonnées joyciennes et du point d'orgue qu'est l'énigmatique *Finnegans Wake*, Lacan ouvre une autre voie. C'est, comme l'indique la dernière séance du Séminaire XXIII, une solution du côté de la jouissance d'un faire, de l'écriture d'un nœud, d'un appareil, « *appensée*<sup>10</sup> ».

« *Faut le faire !* a un style de maintenant [...] *Il faut le faire* se réduit à l'écrire<sup>11</sup> ». Ce qui prend valeur d'impératif pragmatique. Ce *Il faut* est rapporté à une autre loi que celle d'un certain *savoir sur* le symptôme. Il permet le réglage de la jouissance du sujet en tenant compte d'un *savoir-y-faire* avec le réel du symptôme.

Lorsque le nœud se défait, le sujet peut trouver une solution du côté du faire, de la fabrication d'un artifice qu'est le nœud bo, une chaîne à quatre nœuds. C'est notamment ce qu'illustre l'expérience joycienne comme « écriture de l'ego » – titre de cette même séance. L'écriture pour Joyce est essentielle à son ego. À la fois, une écriture comme « un faire qui donne support à la pensée<sup>12</sup> » et une prothèse qui fait tenir le corps.

« Se faire un Nom » prend pour corollaire « se faire un ego » avec l'idée d'un auto-engendrement, d'une création de soi. C'est une « personnaison<sup>13</sup> », formule de Lacan à propos de Gide. J.-A. Miller la définit ainsi : une « construction métonymique de la *persona*<sup>14</sup> ». Or, si le style « égologique<sup>15</sup> » de Gide est hypernormé, celui de Joyce est iconoclaste. Avec *Finnegans Wake*, Joyce recycle, transforme les déchets de la langue pour les porter à un idéal de jouissance de la lettre nouée au corps.

Par son œuvre, Joyce crée une nouvelle langue. Il fabrique sa solution avec *Finnegans Wake*. Véritable épiphanie littéraire, ce magistral néologisme ne manque pas de déchaîner les interprétations. Ininterprétable, cette œuvre est en soi un nœud, une chaîne bo. Elle rend compte, à la fois de l'énigme autobiographique des épiphanies joyciennes et de l'événement de corps que fut l'épisode de la raclée. C'est donc par le procédé de l'écriture, *l'escabeau* d'une écriture de l'ego, que le sujet se hisse à un idéal de jouissance et se fait un nom.

### Quelle limite à la folie ?

Le point de capiton, nœud freudien, nous a menés au « nœud bo » lacanien (avec la pointe d'équivoque ironique) comme nom d'un rapport à la parole du sujet (entendue, prononcée ou écrite) articulé à la jouissance de la lettre. Ces deux artifices topologiques ne changent rien à la structure de l'intime. Pourtant, ils modifient la position du sujet dans son rapport au monde. Et si Lacan se pose « la question de savoir si Joyce était fou, c'est-à-dire – par quoi ses écrits lui ont-ils été inspirés ?<sup>16</sup> », c'est aussi, semble-t-il, pour nous rappeler que *l'homme porte en lui la folie comme limite de sa liberté*.<sup>17</sup>

Petites ou grandes, nos folies continuent de nous enseigner.

---

<sup>10</sup> Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 144.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, *op. cit.*, p. 304.

<sup>14</sup> Miller J.-A., « Sur le Gide de Lacan », *La Cause freudienne*, n° 25, septembre 1993, p. 37.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.8.

<sup>16</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, *op.cit.*, p. 78.

<sup>17</sup> Cf. Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 575 & *ibid.*, « Propos sur la causalité psychique », p. 176.